Document generated on 05/13/2025 5:51 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Décalages

Un château en Italie, France, 2013, 1 h 44

Asher Pérez-Delouya

Number 289, March–April 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71368ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pérez-Delouya, A. (2014). Review of [Décalages / *Un château en Italie*, France, 2013, 1 h 44]. *Séquences*, (289), 56–56.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Un château en Italie DÉCALAGES

*Avec **Un château en Italie**, Valeria Bruni Tedeschi signe son troisième film en tant que réalisatrice. Un film à la fois très personnel – plusieurs éléments autobiographiques y sont représentés – et un film dont la forme, si elle se veut assez classique, n'en demeure pas moins marquée par un jeu d'acteurs un peu en décalage quant au ton et aux situations, des décalages qui en font la force. Décalage également entre la vie et la mort, le personnage mourant est peut-être le plus vivant.*

Asher Pérez-Delouya

À travers l'histoire d'une famille d'aristocrates italiens qui vivent à Paris, plusieurs destins se croisent mais ne se rencontrent pas. Une famille qui se voudrait soudée par la fortune et l'héritage, comme le désire la mère, un monde hermétique aux intrusions de la vie. ***Un château en Italie*** raconte à la fois ce monde fermé sur lui-même et à la fois les mondes qui l'entourent, à travers des décalages là où ils ne sont pas attendus, des incursions en filigrane.

Les décalages sont partout. Il y a celui des histoires, des personnages. D'abord, celle de Louise avec elle-même, une aristocrate quadragénaire qui a laissé son métier d'actrice dix ans plus tôt, un épisode sur lequel elle ne reviendra pas. Elle flotte entre deux mondes, celui de ses racines, étranger à celui du commun des mortels. Or, avec sa rencontre de Nathan, son jeune amant, et la vie et la jeunesse qui viennent avec, l'espoir d'une autre vie se dessine. Louise est spectatrice de sa vie ; elle marche à côté d'elle-même. Le jeune amant, lui aussi, ne sait plus ce qu'il désire. Il est comédien et veut tout arrêter. Leur relation et leurs deux mondes montrent une impossibilité d'amour de classes éloignées et de différence d'âges. Valeria Bruni Tedeschi, égale à elle-même dans son jeu, avec sa voix reconnaissable entre toutes, arrive à incarner un personnage blasé. Elle ne travaille pas ; elle vit de la fortune familiale ; l'amour lui tombe dessus mais la passion n'y est pas. Tout ce que la vie lui apporte lui arrive de surcroît. La seule chose qui la « porte » est sa relation avec son frère Ludovic. La maladie de celui-ci et sa mort pourront alors peut-être laisser la place à une relation.

Et la relation ambiguë que sa mère et elle entretiennent avec l'ami d'enfance, Serge, montre d'une manière assez subtile les liens entre l'argent, l'amitié et l'amour. Un bloc étanche est constitué par la haute société qui ne souffre pas l'intrus qui ne se soumet pas à ses règles.

Ce qui fait une des forces d'***Un château en Italie*** est certainement Ludovic, un personnage très bien caractérisé. Ludovic est malade du sida et c'est le personnage qui porte la vie. Il est drôle même s'il se sait condamné. Il va même jusqu'à se marier dans sa chambre d'hôpital. Il vivra jusqu'au bout. Sa relation avec sa sœur est plus que fusionnelle. Il fait entrer la vie là où les chants mortifères essaient de s'immiscer, et pas seulement les siens.

Mais au-delà des histoires, des croisements, le vrai décalage est celui des émotions. Il y a, avec ***Un château en Italie***, plusieurs mondes qui se côtoient sans nécessairement se rejoindre. Ce sont comme des blocs monolithiques qui se regardent sans se voir. Si ce film possède une réelle beauté esthétique, sans fard, il lui manque cependant un peu d'humanité. Aucune chaleur ne s'en dégage. Est-ce dû à la volonté de la réalisatrice de montrer des mondes qui se meurent, et donc quelque peu froids ? Le spectateur, même si le jeu des acteurs est plutôt réussi, aura du mal à s'identifier aux personnages tant ce qu'il regarde ressemble davantage à une désaffection des émotions. La scène pendant laquelle Louise perd l'enfant qu'elle porte n'émeut aucunement. Si, d'une certaine façon, cette scène est réussie dans la mesure où elle relate très bien que cet enfant est davantage le fruit d'un vide intérieur qu'un réel désir d'être mère, il n'en demeure pas moins qu'elle aurait pu être mieux exploitée. Il s'agit ici certes d'un beau film, mais qui met le spectateur en retrait de toute émotion, lui aussi spectateur de spectateurs de leurs vies. Un film dont les éléments autobiographiques s'insèrent sensiblement dans un récit, sans que ce soit la véritable histoire de Valeria Bruni Tedeschi et de sa famille.

■ **Origine :** France – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 44 – **Réal. :** Valeria Bruni Tedeschi – **Scén. :** Valeria Bruni Tedeschi, Noémie Lvovsky, Agnès de Sacy – **Images :** Jeanne Lapoirie – **Mont. :** Anne Weil – **Mus. :** Elise Luguern – **Son :** François Waledisch – **Dir. art. :** Emmanuelle Duplay – **Cost. :** Caroline de Vivaise – **Int. :** Valeria Bruni Tedeschi (Louise), Louis Garrel (Nathan), Filippo Timi (Ludovic), Marisa Bruni Tedeschi (la mère), Xavier Beauvois (Serge), André Wilms (père de Nathan), Marie Rivière (mère de Nathan) – **Prod. :** Saïd Ben Saïd et Ladis Zanini – **Dist.** / **Contact :** Axia.

Flotter entre deux mondes